Contre-utopies russes des années 2000 : fiction et réalité

VALÉRY KISLOV

Si l'utopie est, littéralement, un « lieu qui n'existe pas » (du grec ancien *ou-tópos* « non-lieu ») ou, selon une autre version, un « lieu bénéfique » (*eu-tópos* « bien-lieu »), alors la contre-utopie est un « lieu opposé à celui qui n'existe pas » ou un « lieu non bénéfique ». Ainsi, d'un point de vue étymologique, on peut définir la contre-utopie comme la représentation d'une société perçue par son auteur comme défavorable, indésirable, effrayante et qui, contrairement à l'utopie, a toutes les raisons d'exister[1].

On trouve des sociétés contre-utopiques dans de nombreuses œuvres littéraires dont l'action se déroule dans l'avenir. La contre-utopie est souvent utilisée pour mettre en lumière des problèmes existants dans le présent – qu'il s'agisse de l'environnement, de la politique, de l'économie ou de la religion – et pour mettre en garde le lecteur contre les tendances inquiétantes (aux yeux de l'auteur) du développement social.

1. Sur l'utopie et la contre-utopie dans le contexte russe, voir Leonid Heller & Michel Niqueux, *L'histoire de l'utopie en Russie*, Paris, PUF, 1995, et Leonid Heller, « Que reste-t-il de l'utopie dans le monde post-soviétique ? », *ILCEA*, 30, 2018, URL [consultée le 27 septembre 2025] : https://journals.openedition.org/ilcea/4575

Slavica Occitania, Toulouse, 63, 2026, p. 79-112.

Dans la littérature russe du XXe siècle, après Evguéni Zamiatine (1884-1937)[2], plusieurs auteurs se sont tournés vers la contre-utopie, dont les frères Arkadi (1925-1991) et Boris (1933-2012) Strougatski[3], Ivan Efremov (1908-1972)[4], Alexandre Zinoviev (1922-2006)[5], Vladimir Voïnovitch (1932-2018)[6]. À l'époque soviétique, les œuvres contre-utopiques étaient considérées comme semi-dissidentes et étaient généralement publiées dans la presse émigrée ou sous forme de samizdat.

L'abolition de la censure[7] et l'émergence d'un marché du livre libre, ainsi que les réformes économiques et sociales de la Perestroïka, ont fait radicalement évoluer la situation. On a vu apparaître de nouvelles maisons d'édition[8], de nouveaux prix littéraires[9] et de nouvelles opportunités (adaptations cinématographiques, mises en scène théâtrales,

2. Evgenij Zamjatin, *My*, SPb., Mir, 2011 ; Evguéni Zamiatine, *Nous*, trad. d'Hélène Henry, Arles, Actes Sud, coll. « Exofictions », 2017.

3. Arkadij Strugatskij & Boris Strugatskij, *Xišnye veši veka. Črezvyčajnye proisšestvija. Polden' XXII vek*, M., AST ; SPb., Terra Fantastika, 1997 ; Arkadi & Boris Strougatski, *Le dernier cercle du paradis*, trad. de Maxime Barrière, Paris, Librairie des Champs-Élysées – Éditions du Masque, coll. « Le Masque Science-Fiction », n° 80, 1978. Arkadij Strugatskij & Boris Strugatskij, *Obitaemyj ostrov. Malyš*, M., AST ; SPb., Terra Fantastika, 1996 ; Arkadi & Boris Strougatski, *L'île habitée*, trad. de Jacqueline Lahana, Lausanne, L'Âge d'homme, 1980.

4. Ivan Efremov, *Čas byka*, M., Molodaja gvardija, 1970 ; Ivan Efremov, *L'heure du Taureau*, trad. de Jacqueline Lahana, Lausanne, L'Âge d'homme, 1969.

5. Aleksandr Zinov'ev, *Zijajušie vysoty*, Lausanne, L'Âge d'homme, 1976 ; Alexandre Zinoviev, *Les hauteurs béantes*, trad. de Wladimir Berelowitch, Lausanne, L'Âge d'homme, 1977.

6. Vladimir Vojnovič, *Moskva 2042* [Moscou 2042], Ann Arbor, Ardis Publishers, 1987.

7. Processus amorcé vers la fin des années 1980 et juridiquement formalisé le 27 décembre 1991 par la loi 2124-1 de la Fédération de Russie « Sur les médias » (I, 3. Irrecevabilité de la censure).

8. Pour ne signaler que les plus connues, dans l'ordre chronologique de leur fondation : Tekst (1988), Terra (1989), Slovo, AST, Glagol (1990), Hylaea, Guelikon Plus, Ladomir, Rosspen, Èksmo (1991), Aletheïa, Vagrius, NLO (1992), Argo risk, Ad Marginem (1993), Symposium (1994).

9. Par exemple, le Prix d'État de la Fédération de Russie, le Booker russe (1992), le prix Palmyre du Nord (1994), l'Anti-booker (1995), le prix Andreï Biély (fondé en 1978 et relancé en 1997). Pour plus de détails, voir Hélène Mélat, « Le prix Booker et les autres : les prix littéraires dans la Russie d'aujourd'hui », *La Revue russe*, 26, 2005, p. 116-120.

traductions), ainsi que de nouveaux travaux scientifiques[10]. Le nombre de contre-utopies a particulièrement augmenté au début des années 2000, sans doute en réaction au développement tumultueux de la nouvelle Russie post-soviétique, mais aussi en réponse à une demande insatisfaite, car la littérature contre-utopique s'est chargée d'un rôle de modélisation de la réalité et de prévision du futur, taches trop souvent négligées lors des transformations sociopolitiques. En Russie, en effet, on semble planifier rarement l'avenir, préférant, de manière chaotique, colmater les brèches du présent et masquer les failles du passé. Autrement dit, agir selon l'*avos'* (« peut-être », « au hasard », « à l'aventure », « au petit bonheur »), mot populaire un peu archaïque, extrêmement significatif et caractéristique du *modus operandi* russe. Comme le confirme la belle formule du *Gaucher* de Nikolaï Leskov : « Nous ne savons pas encore ce que nous bricolerons, mais nous espérerons en Dieu, et peut-être la parole du tsar, grâce à nous, ne sombrera pas dans le déshonneur[11]. »

En puisant donc dans la masse considérable de ces « prévisions » littéraires décrivant un avenir sombre, nous examinerons quelques-unes des œuvres de la première décennie du XXIe siècle[12] : une période de « stabilité » illusoire, où la Russie sortait de l'imprévisibilité des

10. Voir, notamment, Viktoria Čalikova, « Utopičeskij roman: žanrovye i avtobiografičeskie istočniki sovremennyx antiutopij i distopij » [Le roman utopique : sources génériques et autobiographiques des dystopies et anti-utopies contemporaines] in *Sociokulturnye utopii XX v.*, M., INION, 1985, p. 92-176 ; Boris Lanin, *Russkaja literaturnaja antiutopija* [L'anti-utopie littéraire russe], M., Alkonost, 1993 et *Id.*, « Voobražaemaja Rossija v sovremennoj russkoj antiutopii » [La Russie imaginaire dans l'anti-utopie russe contemporaine], URL [consultée le 27 septembre 2025] : https://src-h.slav.hokudai.ac.jp/coe21/publish/no17_ses/18lanin.pdf ; Lidija Jur'eva, *Russkaja antiutopija v kontekste mirovoj literatury* [L'anti-utopie russe dans le contexte de la littérature mondiale], M., RAN – Institut mirovoj literatury, 2005 ; Aleksandr Čancev, « Fabrika antiutopij » [La fabrique des anti-utopies], *NLO*, 4, 2007, URL [consultée le 27 septembre 2025] : https://magazines.gorky.media/nlo/2007/4/fabrika-antiutopij.html.

11. Nikolaï Leskov, *Le Gaucher*, trad. de Paul Lequesne, Paris, Ginkgo, 2019 [1888], p. 36.

12. Pour une vision plus panoramique, voir Hélène Mélat (éd.), *Le premier quinquennat de la prose russe du XXIe siècle*, Paris, Institut d'études slaves, 2006.

années 1990 « sauvages[13] », mais ne s'était pas encore enlisée dans l'imprévisibilité des années 2010.

Dans certaines œuvres, c'est bien une société russe imaginaire qui est le thème central ; dans d'autres, cette société sert simplement de décor à l'intrigue ; dans d'autres encore, elle apparaît sous forme de références épisodiques. Nous écarterons les contre-utopies qui se focalisent sur les conséquences néfastes des découvertes scientifiques et des performances technologiques (bio-ingénierie, robotique, transhumanisme), pour ne garder que les récits d'anticipations centrés sur les changements d'ordre politique et social.

Notre critère de sélection ne sera pas la valeur artistique des textes, ni leur orientation idéologique, mais la cohérence et la crédibilité de la modélisation. Nous résumerons ces scénarios afin d'y dégager les thèmes communs, les traits caractéristiques récurrents, ainsi que les conceptions du temps et de l'espace qu'ils partagent. Sans viser une analyse littéraire approfondie, nous ne nous priverons pas du plaisir de faire quelques escapades philologiques, notamment, en faisant des remarques sur le langage des sociétés du futur.

Cela nous permettra d'esquisser une image synthétique de la Russie fictionnelle, telle qu'elle a été envisagée dans les années 2000-2010, et de voir comment elle s'appuie sur la perception de la Russie réelle du passé et du présent qui se laisse saisir dans les actualités des médias d'aujourd'hui.

Tatiana Tolstoï, *Le Slynx* (2000)[14]

Tatiana Tolstoï (née en 1951) est écrivaine, critique littéraire, journaliste, animatrice de télévision, autrice de récits et de nouvelles qui connaissent depuis la fin des années 1980 un grand succès en Russie et sont traduits en plusieurs langues

13. L'adjectif *lixie* que l'on traduit communément, dans ce contexte, par « sauvages » ou « folles », serait mieux rendu, nous semble-t-il, par « débridées ».

14. Tat'jana Tolstaja, *Kys'*, M., Inostranka, 2000 ; Tatiana Tolstoï, *Le Slynx*, trad. de Christophe Glogowski, Paris, Robert Laffont – Pavillons, 2002. Sur T. Tolstoï, voir notamment, Marianne Gourg, « Les nouvelles de Tatiana Tolstoï », *La Revue russe*, 7, 1994, p. 29-36 ; Isabelle Després, « Le mot dans la nouvelle prose russe, l'exemple du *Slynx* de Tatiana Tolstoï », *La Revue russe*, 21, 2002, p. 51-63 ; Anna Saignes, « Telle utopie, telle catastrophe : à propos du *Slynx* de Tatiana Tolstoï » in Jean-Paul Engélibert & Raphaëlle Guidée (éd.), *Utopie et catastrophe. Revers et renaissances de l'utopie (XVIe-XXIe siècle)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2015, p. 137-150.

étrangères. Son œuvre la plus connue, le roman Le Slynx*, écrit entre 1986 et 2000 et récompensé par le prix Triomphe en 2000, propose une description pittoresque d'un monde russe postapocalyptique.*

À la suite d'un cataclysme, probablement une catastrophe nucléaire, Moscou est détruite. Cette catastrophe a entraîné des mutations qui touchent aussi bien les animaux (des lièvres noirs capables de voltiger) que les humains (des membranes entre les doigts, des crêtes de coq sur la tête, des griffes aux pieds). À la place des chevaux, on attelle aux charrettes des « réincarnés » (*pereroždency*) : « ni tout à fait humains, ni tout à fait autre chose : un visage semblable à celui d'un homme, un corps couvert de fourrure, courant à quatre pattes, avec une botte de feutre à chaque pied[15] ». De la culture passée, il ne reste que des bribes incohérentes. La société, repliée sur elle-même, est revenue à une économie de subsistance, d'artisanat et de troc. Les habitants se nourrissent de souris, d'arroche, de *tchervyr*[16] et d'*ognets*[17]; ils font fermenter la plante appelée « rouille » pour la boire, la font sécher pour la fumer, et sniffent des myrtilles des marais. Le système social est redevenu féodal, avec des serfs, des serviteurs et des boyards.

À la tête de cette société se trouve Fiodor Kouzmitch Kabloukov, qui porte les titres officiels de « Grandissime Mourza, Seclétaire [*sic*], Académicien, Héros, Navigateur et Charpentier ». Sous son règne, la capitale a été rebaptisée Fiodor-Kouzmitchsk. Selon la croyance officielle, il n'a pas seulement découvert l'usage du feu, mais il a tout enseigné aux hommes :

> Tailler des roues en bois, ciseler des pots en pierre, attraper des souris et en faire de la soupe. Il a donné les chiffres et l'écriture, les grandes et petites lettres, appris à arracher l'écorce de bouleau, à en faire des livres, à préparer de l'encre à partir de la rouille des marais, à tailler des baguettes pour écrire et à les tremper dans cette encre. Il a enseigné comment fabriquer des pirogues à partir de troncs d'arbres et les mettre à l'eau, chasser l'ours avec une lance, récupérer la vessie

15. Tat'jana Tolstaja, *Kys'*, M., Podkova, 2001, p. 6 : « …то ли люди, то ли нет: лицо вроде как у человека, туловище шерстью покрыто и на четвереньках бегают. И на каждой ноге по валенку. » (T.d.A.)

16. Néologisme dérivé de *červ'* (« vers de terre »).

17. Néologisme dérivé de *ogon'* (« feu »), désignant des dattes radioactives.

> de l'ours, l'étirer sur des piquets et l'utiliser pour couvrir les fenêtres, afin d'y laisser entrer la lumière en hiver[18].

En outre, cet autocrate écrit des poèmes, qui s'avèrent être des œuvres déjà existantes de la littérature mondiale, et peint des tableaux reproduisant des scènes célèbres de la peinture russe. Son image évoque certainement le culte de la personnalité stalinien.

L'allusion au stalinisme est également présente dans l'appareil répressif qui terrorise la population. Les représentants du service de surveillance, appelés « infirmiers », vêtus de capes rouges et de masques rouges, parcourent la ville dans des traîneaux rouges et embarquent ceux qui possèdent de vieux livres – présumés contaminés par la radiation – ainsi que toute personne coupable d'« indépendance de jugement ».

L'histoire est racontée du point de vue de Benedikt, un copiste de livres qui lit tout, mais ne comprend rien. Il aide le chef des « infirmiers », Koudeïarov, à organiser un coup d'État. Ce dernier renverse le tyran, s'empare du trône et prend un nouveau nom : « Koudeïar-Pacha, Infirmier Général et Chéri du Peuple, Vie, Santé, Force, Théophraste Bombaste Paracelse-et-Marie-et-Sanchez-et-Ximénez Wolfgang Amadeus Avicenne Khéops von Guggenheim ». La ville est rebaptisée Koudeïarsk ; une nouvelle dictature remplace l'ancienne. On procède à des exécutions publiques ainsi qu'à des châtiments corporels (écartèlement, amputation de la langue).

Dans cette Russie du futur, non seulement les animaux et les plantes ont muté, mais la langue elle-même a subi une transformation. Le style narratif et le langage des personnages sont un hybride archaïsant entre conte populaire et discours officiel (langue de bois), où apparaissent quelques emprunts, par exemple, *mourza* (« noblesse » en persan) ou *yassak* (« impôt » en tatar), ce dernier semblant être une référence au joug mongol, domination de la Russie par la Horde d'or aux XIIIe-XIVe siècles.

---

18. Tat'jana Tolstaja, *op. cit.*, p. 22 : « […] колесо из дерева резать, каменные горшки долбить, мышей ловить, да суп варить. Дал счет и письмо, буквы большие и малые, научил бересту рвать, книги шить, из болотной ржави чернила варить, палочки для письма расщеплять и в те чернила макать. Научил лодки-долбленки из бревен мастерить и на воду спускать, на медведя с рогатиной ходить, из медведя пузырь добывать, растягивать тот пузырь на колках и этой плевой окна крыть, чтобы свету в окне и зимой хватало. » (T.d.A.)

Andreï Volos, *La Mecque de Maskav* (2003)[19]

Andreï Volos (né en 1955) est traducteur de poésie tadjike, poète, prosateur, auteur d'une dizaine de romans de style plutôt réaliste, dont le premier, Hurramabad*, reçoit plusieurs prix en 2000. Son troisième roman, plutôt atypique, traite un sujet plus fantaisiste qui se déroule sur l'ancien territoire soviétique.*

La Mecque de Maskav explore deux scénarios possibles, que l'on peut, schématiquement, qualifier de « capitaliste » et de « communiste » à travers deux intrigues parallèles.

La première se déroule dans Maskav (« Moscou » en tadjik), État-mégapole de vingt millions d'habitants où le luxe du futur côtoie la misère des années 1990. Au centre de la ville, sous un immense dôme où brille en permanence un soleil artificiel, vivent les riches. À la périphérie délabrée s'entassent les pauvres, qui survivent difficilement, souvent incapables de payer l'assurance « baby-med », sans laquelle il est interdit d'avoir un enfant, et trouvent l'oubli dans l'alcool ou dans une drogue légale, le « kork ». La société, marquée par un mélange ethnique et religieux, repose sur un syncrétisme entre culture musulmane et chrétienne européenne. L'ordre y est maintenu par une milice orthodoxe cosaque et une police mamelouke.

La deuxième intrigue se déroule en province, dans la région Goumkraï[20], habitée principalement par des Russes et figée dans l'atmosphère du soviétisme morne des années 1950-1970 : stagnation économique et politique, ainsi que lutte idéologique permanente. Les citoyens jugés fautifs travaillent dans des camps de travail, la population est sans cesse mobilisée pour aider les révolutionnaires de Maskav, les autorités font construire un mausolée pour abriter la statue effondrée d'un leader communiste du passé, réplique de Lénine que les habitants locaux appellent Vitaline[21]. Le langage à Goumkraï est truffé de bureaucratismes soviétiques et de clichés idéologiques.

---

19. Andrej Volos, *Maskavskaja Mekka*, M., Zebra E – Èksmo, 2003.

20. Ce toponyme ironique, composé de deux termes, *gumanizm* (« humanisme ») et *kraj* (« kraï », « région », « territoire » ou « province »), peut être traduit par « contrée humaniste ».

21. Le nom de famille Vitaline dérive de la racine latine *vita* (« vie ») et évoque plus Staline que Lénine.

Les troubles dans la capitale dégénèrent en insurrection. Une série d'explosions déclenche une flambée de violence : vandalisme, émeutes, pillages. Le pays se retrouve au bord de la guerre civile.

Sergueï Dorenko, *2008* (2005)[22]

Sergueï Dorenko (1959-2019) était journaliste, présentateur, rédacteur en chef de divers médias, célèbre pour ses enquêtes et prises de positions, mais méconnu en tant qu'écrivain. Son seul roman, publié en 2005, décrit les rouages du pouvoir dans un avenir tout proche. La commission pour l'édification de l'État et la législation constitutionnelle de la Douma d'État a dû vérifier la « nocivité » du livre, lequel propose « le véritable scénario d'un coup d'État », pour le reconnaître comme inoffensif et « sans valeur artistique[23] *».*

Au début de ce récit d'anticipation qui mêle des personnages de fiction et des personnes réelles, le lecteur découvre l'existence d'un projet élaboré par un oligarque proche du Kremlin avec pour objectif de pérenniser la présidence de V. Poutine : d'abord, le pouvoir devra passer officiellement au maire de Moscou, ensuite ce dernier sera déclaré malade, puis une série d'attentats servira à instaurer un Comité de sauvetage de la Russie, présidé par V. Poutine sans limitation de durée. Cependant, le plan se trouve bouleversé par un événement imprévu : lors d'une visite du président en Chine, des combattants tchétchènes prennent le contrôle d'une centrale nucléaire. Moscou sombre dans le chaos : plus d'électricité, plus d'eau courante, plus de chauffage, plus de communications téléphoniques. Alors, le pouvoir est récupéré par Édouard Limonov[24] qui libère Mikhaïl Khodorkovski[25] de prison et le nomme Premier ministre. La fin du roman

22. Sergej Dorenko, *2008*, M., Ad Marginem, 2005.

23. Natal'ja Melikova « Vymysel, perevorot i Mitrofanov » [La fiction, le coup d'État et Mitrofanov], *Nezavisimaja gazeta*, 11 novembre 2005, URL [consultée le 27 septembre 2025] : https://www.ng.ru/politics/2005-11-11/1_mitrofanov.html

24. Édouard Limonov (1943-2020) : écrivain, dissident, prisonnier politique, fondateur et chef du parti national-bolchevique. Dans les années 2010, il a pris ses distances avec l'opposition et a apporté son soutien à la politique étrangère de Poutine.

25. Mikhaïl Khodorkovski (né en 1963) : homme d'affaires russe, ancien PDG du groupe pétrolier Ioukos, la première fortune russe, opposant à V. Pou-

(d'une invraisemblance flagrante, à la limite de l'absurde) reste ouverte, laissant planer l'incertitude sur le sort du pays.

Un élément curieux à signaler est l'image du président russe telle qu'elle est construite dans cette œuvre. Le personnage de V. Poutine se désintéresse totalement des affaires de l'État, évite de prendre des décisions et se consacre à la méditation sous la direction de maîtres taoïstes, dans l'espoir d'atteindre la longévité. Il passe de plus en plus de temps perdu dans des rêveries abstraites. Ainsi s'amuse-t-il avec une carte du monde, recouvrant d'un marqueur noir les pays qu'il juge inutiles :

> Que puis-je encore faire pour la Russie, pour la Patrie ? … Tiens, la Finlande. Un pays merveilleux. Douillet et paisible, respectueux et savoureux. Une terre historiquement nôtre. Grand-Duché de Finlande. Après tout, notre empereur était autrefois l'empereur de quoi ? De toute la Grande Russie, de la Petite Russie et de la Blanche Russie, du Royaume de Pologne et du Grand-Duché de Finlande. D'un autre côté, la Finlande sans les Finlandais perdrait de son charme. Qui pour la repeupler ? Les nôtres ? Alors ce sera la Carélie. Pas mal, mais sans ce petit cachet lapon particulier. On peut faire ainsi : rayer les villes et les gros bourgs, et laisser les villages à ces gardiens inspirés, ces protecteurs du mode de vie traditionnel. Qu'ils entretiennent leurs saunas et nous attendent humblement. Quant à la Pologne, on la récupère purement et simplement, sans discussion. Qu'ont-ils que nous n'ayons pas, ces Polonais ? Les femmes des Polacks sont belles, certes, mais nos Russes sont indéniablement plus belles. Leur vodka n'est pas mal, mais elle ne vaut pas la nôtre. Leurs saucisses et leurs pâtés sont excellents, mais nos saucisses et pâtés ukrainiens ne leur cèdent en rien. Donc, pour la Pologne, l'affaire est vite réglée. À propos de l'Ukraine : c'est encore plus simple. On trace une ligne nette le long du Dniepr. La partie ouest passe dans le royaume des ombres, de l'autre côté du fleuve, vers Anubis. Ils n'ont pas appris le russe, ils n'auront plus à le faire, qu'ils aillent se faire foutre, ces larbins qui manigancent des révolutions orange pour leurs maîtres américains. Quant aux autres : bienvenue chez nous. Puis vient le tour de la Géorgie, de l'Azerbaïdjan, et même de Minsk, histoire d'éviter que Loukachenko ne gêne l'unification des peuples frères. Le sud du Kazakhstan et Astana aussi y passent. Quelques retouches ici et là. Les Pays baltes, en guise de dessert. Et les Russes baltes subissent le même sort que les autochtones. Et voilà : à l'heure du déjeuner, l'échiquier du Grand Jeu est un pur chef-d'œuvre. L'Amérique ? Non,

---

tine, emprisonné en 2003 pour « escroquerie à grande échelle » et « évasion fiscale », et libéré en 2013.

> je ne l'ai pas touchée. Je pourrais l'effacer aussi, pendant qu'il fait encore nuit là-bas. Mais non, il faut bien que quelqu'un admire mon talent[26].

Le passage, empreint d'un humour grinçant, illustre merveilleusement l'absurdité d'un impérialisme délirant sous les traits d'un président complètement détaché du réel. Mais il fait aussi réfléchir à une ambiguïté foncière de cette fiction explicitement annonciatrice qui se réalisera, en tout cas, partiellement, une dizaine d'années plus tard. « Il a perdu contact avec la réalité », a conclu la chancelière allemande Angela Merkel en 2014, après une longue conversation avec le président russe au début du conflit en Ukraine[27].

---

26. Sergej Dorenko, *2008*, URL [consultée le 3 octobre 2025] : https://readli.net/chitat-online/?b=12468&pg=46 : « Что еще можно сделать для России, для Родины?… Вот Финляндия. Чудо что за страна. Уютная и тихая, уважительная и вкусная. Исконная наша земля. Княжество Финляндское. Император же был у нас императором чего в старое время? Всея Великая, Малая, Белая, Царства Польского и Княжества Финляндского. С другой стороны, Чухляжка без чухни сильно потеряет. Кем же ее заселять? Нашими? Так это же Карелия тогда получится. Неплохо, но без чухонского шарма особенного. Можно вот как – города и крупные населенные пункты закрасить, а на селе пусть себе остаются вдохновенные хранители, так сказать, культуры быта. Пусть сауны свои топят и ждут нас смиренно. А Польшу вернуть просто и без разговоров. Чего они такого могут, эти поляки, чего мы не можем? Бабы у пшеков красивые, но наши, безусловно, лучше. Водка неплоха, но куда ей до нашей. Колбаски свиные, вареники – превосходны, но наши хохлы ни в чем и тут не уступят. Так что с Польшей разговор короткий. С Украиной, кстати, даже и совсем просто. По Днепру ровнехонько. Запад идет в царство теней, за речку, к Анубису. Не выучили русского языка, теперь и не придется, на хер их, оранжевых прихлебаев американских. Остальные – добро пожаловать. Потом настал черед Грузии, Азербайджана, города Минска – чтобы Лукашенко не мешал объединению братских народов. Юг Казахстана и Астану тоже оприходовать пришлось. Там и сям еще подправить. Прибалтика еще была на сладкое. И балтийские русские разделили судьбу аборигенов. И вот: к обеду Великая шахматная доска была чудо как хороша. Америку же не тронул. Мог бы и ее убрать, пока там ночь. Но решил: а кто же подивится его мастерству? » (T.d.A.)

27. Benoît Vitkine, « Conflit en Ukraine : Vladimir Poutine, chef de guerre solitaire », *Le Monde*, 2 mars 2022, URL [consultée le 28 septembre 2025] : https://www.lemonde.fr/international/article/2022/03/02/conflit-en-ukraine-vladimir-poutine-chef-de-guerre-messianique-et-solitaire_6115759_3210.html

Dmitri Bykov, *J/D* (2006)[28]

Dmitri Bykov (né en 1967) est journaliste, présentateur de télévision, scénariste, enseignant, critique littéraire, lauréat de plusieurs prix littéraires, auteur de recueils de poèmes, de nouvelles et de romans, dont La justification *(2001, publié en français en 2012),* Orthographe *(2003),* Dépanneuse *(2005),* Rayés de la liste *(2008),* Ostromov, ou l'apprenti magicien *(2010), ainsi que de biographies, dont celle de* Boris Pasternak *(2005, publiée en français en 2011).*

Le roman *J/D* décrit sur le mode fantastique et grotesque l'histoire de la Russie soviétique et post-soviétique. Le pays traverse une ère d'épuisement des ressources naturelles dite « époque de seconde stabilité » : Internet n'existe qu'à Moscou et Saint-Pétersbourg, les devises étrangères sont interdites, les migrants et travailleurs étrangers ont disparu des grandes villes, un couvre-feu est instauré, les denrées alimentaires sont distribuées en échange de cartes de rationnement, toute production industrielle est arrêtée, à l'exception de l'extraction pétrolière, désormais gérée par les Chinois. La nourriture elle-même est fabriquée à partir du pétrole. Contrairement au reste du monde, qui a découvert et exploite une nouvelle source d'énergie, le « phlogiston », la Russie en est dépourvue. En revanche, elle dispose d'un village mythique, Alabino, un « îlot de vie soviétique » figé après un cataclysme, zone irradiée où tentent de se réfugier les sans-abris et les persécutés, ainsi que d'autres hameaux reculés à moitié désertés, où des vieux attendent encore le retour de leurs proches partis à la Seconde Guerre mondiale, à la Première Guerre mondiale, voire à la Guerre patriotique de 1812. Cette Russie délabrée, en ruine et mal gouvernée, est ravagée par une guerre permanente entre deux factions irréconciliables : les Nordiques (ou les Varègues) et les Sudistes (les J/D, ou Khazars)[29].

28. Dmitrij Bykov, *Ž/D*, M., Vagrius, 2007. Sur D. Bykov, voir Yuliya Minkova, « The Squid and the Whale à la russe: Navigating the "Uncanny" in Dmitry Bykov's "ZhD" », *The Russian Review*, vol. 72, n° 2, 2013, p. 285-302.

29. Les Varègues sont des groupes de marchands et de guerriers scandinaves qui opèrent sur la « route de l'Est », *austrvegr*, qui part du fond du golfe de Finlande et aboutissant, par la mer Noire ou par la mer Caspienne, à Constantinople. Ce sont eux qui, entre le IXe et le XIe siècle, fondent et gouvernent l'État médiéval de la Rus' de Kiev. Les Khazars sont un peuple turcique vivant aux abords de la mer Caspienne dès le VIIe siècle. À leur apogée, les Khazars, majoritairement convertis au judaïsme, contrôlent un vaste territoire qui correspondrait

Les Varègues sont des impérialistes, terrorisant aussi bien leurs ennemis que leur propre peuple. Leur régime, qui parodie le néo-eurasisme avec ses références occultes et fascisantes, est dirigé par une élite autoproclamée aryenne, formée dans une académie militaro-théologique. Ce pouvoir repose sur une discipline brutale, des châtiments corporels et des exécutions publiques. L'un des officiers, le capitaine-chapelain Ploskorylov[30], exprime ainsi sa mission :

> Après chaque purge, l'air devenait plus respirable […] mais comme tout s'encombrait vite ! En un rien de temps, des enfants grouillaient de nouveau dans les coins, des vieillards gémissaient. La populace reprenait ses habitudes et rejetait les grandes vertus militaires ! L'élite, censée guider et bénir, se dissolvait dans cette masse humaine aveugle et grouillante, avide de spectacles et de reproduction. Et dans ce substrat pourrissant, gangrené, les inexpulsables Khazars évoluaient en maîtres… Il fallait sans cesse trouver de nouveaux prétextes pour la grande croisade[31].

Les Khazars, en revanche, avancent masqués. Ils prônent la liberté, la démocratie, les droits de l'homme et la tolérance, mais derrière ce discours, ils éliminent systématiquement leurs opposants :

> Les Varègues ne savaient que détruire, et les Khazars que corrompre. Les colonisations varègues entraînaient des massacres de masse sous le joug de la discipline militaire […], tandis que les coloni-

---

à ce que sont aujourd'hui le sud de la Russie, l'Ukraine, la Crimée septentrionale, le Kazakhstan occidental et plusieurs régions de Transcaucasie. D'après *La chronique des temps passés* (la plus ancienne chronique slave orientale datant du début du XIIe siècle), le territoire du futur État de Kiev était originellement réparti et contrôlé entre les Varègues au nord-ouest et les Khazars au sud-est.

30. Ce nom de famille, forgé des deux éléments *ploskij* (« plat ») et *rylo* (« groin », « museau »), pourrait être traduit par « tronchaplat ».

31. Dmitrij Bykov, *Ž/D*, *op. cit.*, p. 35 : « После очередной чистки в стране становилось легче дышать […]; но как же быстро все засорялось! Как скоро опять начинали кишеть по углам какие-то дети, ныть – какие-то старики; как быстро жизнь плебса входила в колею, отторгая великие воинские добродетели! Элита, призванная направлять и благословлять, растворялась в слепой, шевелящейся, жаждущей зрелищ и размножения людской массе; в этом разложившемся, гнилостном субстрате вовсю хозяйничали невыводимые хазары, и приходилось вновь и вновь изыскивать поводы для великого похода. » (T.d.A.)

> sations khazares menaient à la dépravation et à l'abandon de la moindre discipline, laquelle n'était pas fameuse dès le départ…[32]

Quant à la population autochtone, elle ne résiste pas, ne s'assimile pas non plus aux envahisseurs, mais préserve ses contes, ses légendes, une langue incompréhensible et pratique la sorcellerie.

Les belligérants continuent à s'affronter par habitude, sans même savoir quelles terres appartiennent à qui. La guerre se réduit à des manœuvres absurdes :

> Les Varègues exécutaient les leurs devant les troupes, les Khazars ne savaient que faire des terres conquises. Des deux côtés, on évitait fébrilement les grands affrontements : les Varègues avaient oublié comment mourir pour cette terre, et les Khazars doutaient qu'elle en vaille la peine. Il n'y avait plus de raison de se battre ; rentrer chez soi semblait honteux, et il était impossible de vivre côte à côte après tout ce qui s'était passé, mais ils n'avaient pas non plus la force de s'anéantir mutuellement[33].

Le roman présente plusieurs variantes du langage du futur. Le parler varègue, mélange d'ancien slavon et de russe moderne, pastiche le jargon bureaucratique de la Russie impériale, soviétique et post-soviétique. La langue des autochtones, en revanche, est un russe folklorisé, utilisant les mêmes mots que les envahisseurs varègues et khazars, mais leur donnant un sens totalement différent. Comme dit un des personnages : « C'était la langue de Khlebnikov, une langue que Platonov connaissait sans le dire[34]. »

---

32. *Ibid.*, p. 380-381 : « …варяжество умело только истреблять, а хазарство – только разлагать. Варяжские колонизации приводили к массовым гибелям от муштры […], хазарские – к растлениям и отказу от малейшей дисциплины, которой и так было не густо… » (T.d.A.)

33. *Ibid.*, p. 213 : « Варяги […] расстреливали своих перед строем, хазары не знали, что делать с захваченной землей, – и обе стороны лихорадочно убегали от крупных столкновений: варяги разучились умирать за эту землю, а хазары усомнились в том, что она того стоит. Воевать уже было не за что; разойтись по домам казалось стыдно, да и нельзя было после всего жить рядом, – а уничтожить друг друга сил не хватало. » (T.d.A.).

34. Vélimir Khlebnikov (1885-1922) : écrivain russe novateur, un des initiateurs du futurisme et du « zaoum » (« langage transmental »), engagé dans l'élaboration, par ses expériences verbales radicales, d'une langue poétique complexe, façonnée par les mathématiques, l'astronomie et la philosophie. Sur Khlebnikov voir notamment : Jean-Claude Lanne, *Vélimir Khlebnikov, poète futurien*, Paris, Institut d'études slaves, 1983 ; Michel Aucouturier, « Le futurisme

Olga Slavnikova, *2017* (2006)[35]

Olga Slavnikova (née en 1957) est journaliste, critique littéraire, écrivaine, autrice de nouvelles et de romans apparentés au « réalisme magique » dont Une libellule de la taille d'un chien *(1997),* Seulement dans le miroir *(1999),* L'Immortel, histoire d'un homme véritable *(2001, publié en français en 2004). Son roman* 2017, *récompensé par le prix Booker russe en 2006 (publié en français en 2011), prévoit un avenir aussi sombre que fantasmagorique.*

À l'occasion du centenaire de la Révolution d'Octobre, une série de festivités se déroule dans une ville de province. Des participants costumés en Rouges et en Blancs[36] se livrent à des reconstitutions historiques, mais le jeu dégénère en véritables affrontements avec des blessés et même des morts. Peu à peu, ces démonstrations carnavalesques se répandent à travers tout le pays : des dizaines, puis des centaines de milliers de Russes rejoignent l'une des factions en guerre. La demande de costumes militaires explose, toutes les usines textiles et ateliers sont mobilisés pour produire des uniformes de la Garde rouge et de la Garde blanche. Les galons, cocardes, insignes et képis sont en rupture de stock. Ce qui devait être un spectacle devient une véritable guerre civile. Un des personnages du roman tente d'expliquer ce phénomène :

> La raison est la même que pour la Grande Révolution socialiste d'Octobre […] : les élites ne peuvent plus gouverner, et le peuple ne

---

russe et l'art comme utopie », *Revue d'études slaves*, vol. 56, n° 1, 1984, p. 51-60. Andreï Platonov (1899-1951) : romancier, nouvelliste, auteur d'« utopies sociales qui tournent mal », *Tchevengour* (1929) et *Le chantier* (1929-1930), dont la publication soulève la violente réaction du pouvoir stalinien. Ses écrits, au style à la fois lyrique et satirique, confisqués en 1933 ne seront publiés qu'à la Perestroïka. Sur Platonov, voir notamment Michel Heller, *Andrei Platonov v poiskax sčast'ja* [Platonov ou la quête du bonheur], Paris, YMCA-Press, 1982 ou Annie Epelboin, préface à *La Mer de jouvence*, Paris, Albin Michel, 1976 (rééd. Ginkgo, 2023).

35. Olga Slavnikova, *2017*, M., Vagrius, 2006 ; Olga Slavnikova, *2017*, trad. de Christine Zeytounian-Beloüs, Paris, Gallimard, 2011.

36. Les Rouges et les Blancs sont deux grandes factions qui s'affrontent lors de la guerre civile russe (1917-1922) : les Rouges sont les bolchéviks au pouvoir, avec à leur tête Lénine ; les Blancs sont les armées russes luttant contre le nouveau régime soviétique et participant à une coalition aux divergences profondes et aux objectifs politiques souvent opposés (restauration de la monarchie, république, assemblée constituante, etc.).

> veut plus obéir. Mais aujourd'hui, il n'existe aucune force constituée pour exprimer cette situation. Alors on se tourne vers les formes du passé, celles d'il y a cent ans, car elles sont les plus adéquates. Peu importe si elles sont erronées, artificielles. L'Histoire y réagit instinctivement. Le conflit reconnaît les hommes costumés comme des protagonistes du drame. Le conflit est latent depuis les années 90. Mais tant qu'il n'y a pas ces oripeaux, ces capotes révolutionnaires, ces pantalons bouffants, ces vestes de cuir, le conflit n'a pas en quoi s'incarner. Il dort. Or, avec le centenaire, on aura autant de ces costumes qu'on veut[37].

Les morts lors de ces affrontements costumés se comptent bientôt par centaines, puis par milliers. L'économie s'effondre, les prix flambent. Malgré la mobilisation des forces de l'ordre, les prises d'arsenaux, les fusillades, les explosions et les incendies criminels se multiplient.

Un des personnages, méditant sur l'effondrement du progrès humaniste et la dévaluation de la vie humaine, dresse un constat amer : « Le modèle communiste a échoué il y a trente ans, et aujourd'hui, c'est la démocratie et les valeurs libérales de l'Occident qui s'effondrent à leur tour[38] ».

La tension monte : le gouvernement annonce officiellement la maladie du président, sa propre démission et la formation d'un conseil présidentiel provisoire. À Moscou, la loi martiale est instaurée, les chars entrent dans la ville. Le pays plonge inexorablement dans une nouvelle guerre civile. Vers la fin du roman, l'autrice émet une pro-

37. Olga Slavnikova, *2017*, M., Vagrius, 2006, p. 335 : « Причина ровно та же, что у Великой Октябрьской социалистической революции, […] Верхи не могут, низы не хотят. Только у нас, в нашем времени, нет оформленных сил, которые могли бы выразить собой эту ситуацию. Поэтому будут использоваться формы столетней давности, как самые адекватные. Пусть они даже ненастоящие, фальшивые. Но у истории на них рефлекс. Конфликт сам опознает ряженых как участников конфликта. Конфликт все время существует, еще с девяностых. Но пока нет этих тряпок – революционных шинелей, галифе, кожанов, – конфликту не в чем выйти в люди. Он спит. А сейчас, в связи со столетним юбилеем, тряпок появится сколько угодно. » (T.d.A.)

38. *Ibid.*, p. 456 : « Коммунистическая модель провалилась тридцать лет назад, а сейчас потихоньку сдувается западная модель демократии и либеральных ценностей. » (T.d.A.)

phétie lugubre : « Le pire était à venir, car en 2017, la Russie s'apprêtait à jouer sa grande pièce de théâtre amateur tant attendue[39]. »

Vladimir Sorokine, *Journée d'un Opritchnik* (2006)[40]

Vladimir Sorokine (né en 1955) est illustrateur et écrivain, considéré comme un des auteurs les plus inventifs et les plus subversifs, dont l'œuvre, qualifiée de « postmoderne » ou « conceptualiste », comprend des scénarios, des nouvelles dont La queue *(1983, publié en français en 1986), des pièces de théâtre (dont* Dostoïevski-trip*, 1997, publié en français en 2001) et des romans, notamment* Roman *(1994, publié en français en 2010),* Le lard bleu *(1999, publié en français en 2007) ou la trilogie :* La glace *(2002, publié en français en 2005),* La voie de Bro *(2004, publié en français en 2010) et* 23 000 *(2005, publié en français en 2013). La* Journée d'un opritchnik *inaugure un cycle sur un avenir imaginaire qui regroupe des œuvres liées par un même thème et qui forment une trilogie* : Le Kremlin en sucre *(2008),* Telluria *(2013) et* Manaraga *(2017).*

Dans *Journée d'un opritchnik*, la Russie de 2028 est décrite comme une monarchie orthodoxe restaurée après plusieurs périodes de troubles, dont la dernière évoque clairement les réformes démocratiques des années 1990. Isolé du reste du monde par la Grande Muraille russe, le pays survit grâce à la vente de pétrole et de gaz, ainsi que grâce aux droits de transit des marchandises chinoises vers l'Europe. L'influence chinoise est omniprésente : des millions de colons chinois s'installent en Sibérie, tous les biens industriels sont de

39. *Ibid.*, p. 373 : «…худшее ожидало впереди, потому что страна собиралась сыграть в 2017 году свой долгожданный любительский спектакль. » (T.d.A.)

40. Vladimir Sorokin, *Den' opričnika*, M., Zaxarov, 2006 ; Vladimir Sorokine, *Journée d'un opritchnik*, trad. de Bernard Kreise, Paris, l'Olivier, 2008. Sur V. Sorokine voir notamment Anthony Qualin, « Rituel, violence et perversion : la drôle de cuisine de Vladimir Sorokine », *La Revue russe*, 2015, 44, p. 175-184 ; Anne Coldefy-Faucard, « Vladimir Sorokine, dissident d'une Russie dystopique », *Courrier international*, 28 mai 2022, URL [consultée le 1er octobre 2025] : https://www.courrierinternational.com/article/litterature-vladimir-sorokine-dissident-d-une-russie-dystopique ; Hélène Mélat, « L'apothéose de la parole : le théâtre de Vladimir Sorokine », *Slovo*, 1999, 22-23, p. 31-42 ; Boris Lanine, « Les traditions classiques et les anti-utopies russes contemporaines », *La Revue russe*, 2014, 43, p. 45-60 ; Domenico Scagliusi, « Du lard bleu dans le cerveau. Imaginer le futur à la lumière de la crise post-soviétique », *Terrain*, 2023, p. 82-93, URL [consultée le 1er octobre 2025] : https://journals.openedition.org/terrain/26159

fabrication chinoise. C'est le règne du protectionnisme, de la corruption et d'un patriotisme cocardier et folklorique.

Les technologies modernes (maisons intelligentes, hologrammes, reconnaissance des empreintes digitales, implants électroniques) coexistent avec des mœurs et une organisation sociale venues du Moyen Âge : serfs, notables de province, archers du tsar et *opritchniks*[41].

La journée du protagoniste, l'*opritchnik* Komiaga, commence par la Grande Tâche : à bord de sa Mercedes rouge ornée d'un balai et d'une tête de chien coupée (symboles des *opritchniks*), il part pendre un boyard récalcitrant à son portail, violer sa femme et incendier sa demeure. Puis, il assiste à une messe, approuve le programme d'un concert, accepte un pot-de-vin d'une ballerine en échange de sa protection, consomme avec ses collègues une drogue appelée *rybka* (« petit poisson »), file à la frontière extorquer de l'argent à des hommes d'affaires chinois, passe consulter une voyante, puis rentre à Moscou déjeuner avec la tsarine, avant de conclure la journée par un banquet corporatif se terminant en une orgie rituelle.

L'*opritchnina* a pour mission de traquer les ennemis de l'intérieur – saboteurs, traîtres, conspirateurs – qui menacent continuellement le pouvoir. Le terrorisme d'État est institutionnalisé : meurtres, viols, tortures, autodafés et destruction de livres dissidents et de maisons sont les piliers de la stabilité sociale, mais aussi les « agrafes spirituelles », pourrait-on dire en reprenant la célèbre expression de Vladimir Poutine[42]. La fraternité des *opritchniks* ressemble à une mafia ou à une agence de renseignement, leur parler est coloré de jargon criminel et de vocabulaire professionnel.

Le langage des personnages est un mélange d'archaïsmes orthodoxes et d'argot contemporain, où abondent les mots chinois, tandis que toute influence occidentale est éradiquée. Ainsi, les « ministères » et « comités » sont remplacés par des *prikazy* et *palaty* (termes médiévaux désignant des instances administratives) ; la « télévision » devient « bulle à actualités » (*vestevoj puzyr'*) ; le « fusil laser » « coupeur par

41. Nom donné aux membres de la garde personnelle d'Ivan le Terrible au XVIe siècle, chargée de protéger le tsar et de réprimer les opposants.

42. Vladimir Putin, « Poslanie Prezidenta Rosijskoj Federacii Federal'nomu Sobraniju » [Discours du Président de la Fédération de Russie devant l'Assemblée fédérale de Russie], 12 décembre 2012, URL [consultée le 1er octobre 2025] : http://kremlin.ru/events/president/news/17118

rayons lumineux » (*lučevoj rezak*), etc. On substitue à certains mots étrangers leurs analogues russifiés ou des termes russes phonétiquement proches : « Mercedes » devient *mérine* (« hongre »), « téléphone mobile » *mobilo*, « cocaïne » *kokocha*, Saint-Pétersbourg *Sviato-Pétrograd.*

Maxime Kononenko, *La journée d'un excellent élève* (2007)[43]

Maxime Kononenko (1971-2024) était informaticien, créateur des premiers projets internet russes (notamment, le site satyrique vladimir.vladimirovich.ru), copropriétaire du « Consulat lunaire à Moscou » (filiale de la société américaine Lunar Embassy, qui vendait des parcelles de terrain sur la Lune), journaliste, blogueur connu sous le nom M. Parker, présentateur, rédacteur en chef de divers médias.

Son roman pamphlétaire peut être vu comme une réponse ironique à *Journée d'un opritchnik* de Sorokine, ce que suggère la paranomase : *opritchnik – otlitchnik* (« excellent élève »). C'est l'exemple d'une œuvre qui peint une société contre-utopique « démocratique » et dénonce le « totalitarisme libéral ».

L'action se déroule dans un pays bureaucratisé nommé « D. Russie », où la démocratie a triomphé à la suite d'une révolution menée par l'oligarque Boris Berezovski[44]. Moscou a été rasée, les habitants vivent dans des caravanes, sans électricité, ni eau courante, ni égouts. Les chevaux sont le seul moyen de transport et les poêles à bois la seule source de chauffage. L'argent est aboli, les denrées alimentaires, bougies et piles sont distribuées par rationnement.

Les ressources naturelles du pays ont été cédées à la multinationale Procter & Gamble, tandis que tout l'or de la Banque centrale a été utilisé pour indemniser l'Ukraine, la Géorgie et les pays baltes de l'occupation soviétique. Tous les ministères superflus ont été supprimés, à commencer par le ministère de la Défense. La sécurité de

43. Maksim Kononenko, *Den' otličnika*, M., Folio, 2007.

44. Boris Berezovski (1946-2013) : homme d'affaires, homme politique, l'un des plus influents oligarques de Russie, et des principaux artisans de l'ultra-libéralisation économique, il fait partie du « clan Eltsine » et contribue à l'arrivée au pouvoir de Vladimir Poutine pour devenir ensuite opposant politique à celui-ci. Poursuivi pour fraude et évasion fiscales par la justice russe, ainsi que pour blanchiment d'argent par les justices brésilienne et française, il obtient l'asile politique au Royaume-Uni et y meurt dans des conditions suspectes.

D. Russie est assurée par les forces de maintien de la paix de l'OTAN, tandis que la Tchétchénie a obtenu son indépendance.

Le nouveau régime déclare « Human Rights Watch » sa valeur suprême : les personnages portent l'objet qui la symbolise (l'auteur n'explicite jamais ce que c'est) comme un signe de croyance et de loyauté, mais il s'avère en fait un « ornement » ostentatoire, vide de contenu réel, dans un contexte où le pouvoir, la censure et l'hypocrisie dominent. Cette dictature libérale est dirigée par des « défenseurs des droits de l'homme » qui font office de leaders politiques et spirituels. Le contrôle et la propagande sont omniprésents : les citoyens sont obligés de regarder collectivement des émissions de sensibilisation aux droits humains dans des locaux spéciaux équipés d'un poste de télévision, d'assister à un meeting de la liberté tous les matins et de participer à une manifestation de protestation hebdomadaire sur la Place Rouge.

La campagne de lutte pour démasquer et éradiquer des « stabilinistes » (nostalgiques de l'ancien régime) bat son plein, tandis qu'un combat acharné est mené pour les droits de tous les citoyens… sauf ceux des Bakhtiar (immigrés d'Asie centrale), traités comme des bêtes de somme et affectés aux tâches les plus ingrates.

Le narrateur Svobodine (nom de famille dérivé du substantif *svoboda*, « liberté ») est censeur et assistant du ministre de la Liberté d'expression. Son langage est truffé d'emprunts à une douzaine de langues étrangères, surtout à l'« ukraino-géorgienne », devenu la deuxième langue officielle de D. Russie.

Dmitry Glukhovsky, *Métro 2033* (2008)[45]

Dmitry Glukhovsky (né en 1957) est journaliste, scénariste, écrivain, auteur des Nouvelles de la mère patrie (*2012, publié en français en 2018) et de romans de science-fiction, notamment* Sumerki *(2007, publié en français en 2014) et* Futu.re *(2013, publié en français en 2015). C'est surtout son premier roman,* Métro 2033*, vendu à près de 400 000 exemplaires en Russie et traduit dans plus de vingt langues, qui connaît un énorme succès.*

Après la Troisième Guerre mondiale, la surface de la Terre, irradiée, est infestée de mutants. À Moscou, seuls ceux qui ont réussi à

45. Dmitrij Gluxovskij, *Metro 2033*, M., Èksmo, 2008 ; Dmitry Glukhovsky, *Métro 2033*, trad. de Denis Savine, Nantes, L'Atalante, 2010.

descendre dans le métro ont survécu. Ce dernier s'est transformé en un abri antiatomique hermétique, équipé de portes étanches et de systèmes de filtration de l'air et de l'eau. Moins de la moitié des stations sont encore habitées : certaines sont abandonnées, d'autres isolées par des effondrements, et d'autres encore occupées par d'étranges et terrifiantes créatures.

Les humains survivent grâce à ce qu'ils cultivent dans les tunnels : principalement des champignons, qui ne nécessitent pas de lumière, mais certaines stations parviennent aussi à faire pousser des légumes ou à élever des porcs et d'autres animaux. Plusieurs stations sont alimentées en électricité par des générateurs. La plupart des biens essentiels – armes, médicaments, carburant – sont récupérés par des *stalkers*[46], des explorateurs lourdement armés qui remontent à la surface, vêtus de combinaisons de protection chimique et de masques à gaz, pour fouiller les ruines de la ville. Dans ce monde souterrain, le commerce subsiste, et la monnaie d'échange universelle est constituée des munitions, fabriquées avant la guerre.

Chaque station possède ses propres lois, son gouvernement et son armée. Elles reproduisent les idéologies et les structures sociales d'avant l'apocalypse : certaines sont contrôlées par des gangs, d'autres par des anarchistes, des capitalistes, des communistes ou des fascistes. La société postapocalyptique reste déchirée par les conflits idéologiques du passé, incapable de s'unir et de se mobiliser pour assurer sa propre survie.

46. Le terme anglais désigne un chasseur furtif et silencieux, mais aussi un rôdeur ou harceleur monomaniaque, et renvoie au film éponyme *Stalker* d'Andreï Tarkovski (1979), inspiré du roman des frères Strougatski *Pique-nique au bord du chemin* (1972) qui combine des éléments de science-fiction et de littérature fantastique avec des thèmes philosophiques, psychologiques et théologiques.

Viktor Pelevine, *S.N.U.F.F.* (2011)[47]

Viktor Pelevine (né en 1962) est considéré comme un des écrivains les plus marquants de la littérature russe actuelle, qualifié souvent de « postmoderniste », traduit dans de nombreuses langues, lauréat de nombreux prix littéraires, auteur d'essais, de recueils de nouvelles, dont La flèche jaune *(1993, publié en français en 1996) et des romans dont* Omon Ra *(1992, publié en français en 1995),* La vie des insectes *(1993, publié en français en 1995),* La mitrailleuse d'argile *(1996, publié en français en 1997),* Homo zapiens *(*Generation P*, 1999, publié en français en 2001). Outre les motifs bouddhiques et les références aux diverses traditions ésotériques, les critiques relèvent chez l'auteur un goût prononcé pour la satire et l'absurde.*

L'intrigue du roman *S.N.U.F.F.* se déroule dans un monde postapocalyptique où coexistent deux nations voisines. Sur Terre, en Sibérie, se trouve Ourkaïne ou Orkaïne[48], peuplée d'« orques ». Au-dessus, en orbite, flotte le satellite artificiel Byzantium, habité par des « humains ».

Le pays supérieur est une « démocrature » technologiquement avancée, dirigée par les serviteurs du grand esprit Manitou, dont les deux incarnations principales sont l'écran (*monitor*) et l'argent (*many*) et par des compagnies de production des *S.N.U.F.F.*, « ciné-infos » mêlant violence réelle et sexe réel. Chaque année, une guerre-spectacle est organisée : à une date fixée, une escadrille de drones de combat équipés de caméras est envoyée sur Terre, à la fois pour massacrer les

47. Viktor Pelevin, *S.N.U.F.F.*, M., Èksmo, 2012. Sur V. Pelevine, voir Dmitri Bykov, « Le plus doué des écrivains russes contemporains. Viktor Pelevine, entomologiste de l'âme postsoviétique », *Courrier international*, 1er octobre 2003, URL [consultée le 2 octobre 2025] : https://www.courrierinternational.com/article/2002/07/11/viktor-pelevine-entomologiste-de-l-ame-postsovietique ; Enora Le Bleis, « Le monde fantastique de Viktor Pelevine », *Chroniques slaves*, 2009, 5, p. 131-145 : https://www.persee.fr/doc/chros_1776-0259_2009_num_5_1_944 ; Andreï Arkhanguelski, « Russie. Viktor Pelevine, meurtres en direct », *Courrier international*, 8 février 2012, URL [consulté le 2 octobre 2025] : https://www.courrierinternational.com/article/2012/02/09/viktor-pelevine-meurtres-en-direct

48. *Urkaina* (*Orkaina*) constitue une anagramme parfaite et un homophone approximatif du mot *Ukraina* (Ukraine), mais aussi une allusion à la fois à *urki* (« criminels en droit commun » en argot de la pègre) et *orki* (les orques, personnages de Tolkien).

orques, accusés de vouloir attaquer Byzantium, et pour capturer des images de cette boucherie à des fins de divertissement télévisuel.

Le pays inférieur, en revanche, est une « dictacratie » retardée ; selon l'expression du narrateur, opérateur de drones de combat, cette colonie de Byzantium « ne sait produire qu'une seule chose : de pieux lance-merdeurs[49]. On peut aussi y extraire du gaz de cadavres ou démanteler les tuyaux pour les revendre au-delà de la Grande Muraille[50] ».

Les orques n'ont ni noms ni prénoms, seulement un Numéro Individuel Indélébile[51] tatoué sur le bras droit. Pourtant, leur pays possède tous les attributs apparents d'un État, dont un gouverneur autoritaire entouré de ses acolytes appelés *vertoukhai*[52], cette « élite réussissant à jouer le rôle d'administration coloniale, même aux époques où aucun oppresseur extérieur n'était présent[53] ».

Le peuple d'Ourkaïne vit dans l'espoir de rejoindre la nation supérieure. Majoritairement apathique, il trouve refuge dans l'alcool nommé *volia* (signifiant en russe « liberté ») et une drogue nommée *dourian*[54]. Seuls émergent parfois quelques dissidents et révolutionnaires, surnommés les *netierpily*[55], mais toute révolte est brutalement réprimée. Les dirigeants changent de temps à autre, mais le nouveau pouvoir ne

---

49. Le néologisme sarcastique *govnometarij* formé à partir de *govnomet* (« lance-merde ») évoque, par son suffixe, des mots comme *proletarij* (« prolétaire ») ou *parlamentarij* (« parlementaire »).

50. Viktor Pelevin, *S.N.U.F.F.*, M. Vagrius, 2012, p. 78 : « …можно качественно производить только один продукт – воцерковленных говнометариев. Еще можно трупным газом торговать. Или распилить трубу и продать за Великую Стену. » (T.d.A.)

51. Le sigle *INN (Individual'nyj Nestiraemyj Nomer)* parodie *INN (Identifikacionnyj nomer nalogoplatel'ščika)* équivalent russe du NIF français (« numéro d'identification fiscale »).

52. Le terme argotique *vertuxaj* signifie « argousin » et renvoie automatiquement au Goulag soviétique.

53. Viktor Pelevin, *op. cit.*, p. 339 : « …оркская вертухай-элита ухитрялась выполнять роль колониальной администрации даже в те годы, когда внешнего поработителя не было. » (T.d.A.)

54. Le nom de la plante exotique *durian* (emprunté du latin *durio*) se rapproche phonétiquement des mots russes *durnoj* (« bête », « abruti ») ou *durak* (« sot »).

55. *Netierpily* est un néologisme signifiant littéralement « ceux qui ne supportent plus » ; il dérive du terme de la pègre *tierpily*, « ceux qui supportent ».

se révèle jamais meilleur que le précédent, et les rares « poussées de démocrature » (selon l'expression du narrateur) tournent systématiquement à la farce. Comme le dit un des *netierpily* :

> Toutes les révolutions de notre Ourkistan sans exception finissent de la même façon : sang, merde et esclavage. La seule chose qui change d'une époque à l'autre, c'est la proportion de chaque ingrédient. Et la liberté ? Elle dure juste le temps de faire sa valise – si on a un endroit où aller[56].

Le narrateur renchérit :

> Ils croient que chez eux tout va mal parce que Contex Troué est au pouvoir. Ah, pauvres idiots que vous êtes… C'est le contraire. C'est Contex Troué qui est au pouvoir parce que tout va mal chez vous. Et pourquoi tout va mal ? Parce que c'était comme ça hier et avant-hier. Parce qu'après lundi et mardi, il y a toujours un mercredi de la même semaine. Supposons que vous liquidiez votre *ourkagan*[57] (en même temps que les restes de votre vie repue, car la révolution coûte cher), et que se passerait-il ? Vous n'aimez pas ce nom de Contex ? Très bien. Vous aurez un Latex Percé à la place. Quelle différence ? Vous, vous serez toujours les mêmes… Et puis, vous ne vivez pas dans le vide, mais au-dessous de nous. Un *dialogue interculturel* s'ouvrira forcément. Et ce ne sont pas leurs mots que nos *sommeliers* vont chercher dans leur poche en pareil cas. C'est leur flingue[58].

---

56. Viktor Pelevin, *op. cit.*, p. 419 : « все без исключения революции в нашем уркистане кончаются кровью, говном и рабством. Из века в век меняется только пропорция. А свобода длится ровно столько, чтобы успеть собрать чемодан. Если есть куда ехать. » (T.d.A.)

57. Le néologisme est forgé de termes *urka* (voir plus haut) et *kagan* (titre du chef d'État chez les anciens peuples turcs (Avares, Petchénègues, Khazars) de la fin du VIIIe au début du IXe siècle, ainsi que le titre de prince chez les Slaves orientaux).

58. Viktor Pelevin, *op. cit.*, p. 333 : « Они думают, у них все плохо, потому что у власти Рван Контекс. Эх, бедняги вы, бедняги. Совсем наоборот – это Рван Контекс у власти, потому что у вас все плохо. А плохо потому, что так было вчера и позавчера, а после понедельника и вторника всегда бывает среда той же недели. Ну ликвидируете вы своего уркагана (вместе с остатками сытой жизни, ибо революции стоят дорого), и что? Не нравится слово «Контекс», так будет у вас какой-нибудь другой Дран Латекс. Какая разница? Вы-то будете те же самые… И потом, вы не в пустоте живете, а под нами. Обязательно начнется межкультурный диалог. А наши сомелье в таких случаях за словом в карман не лезут. Они туда лезут за стволом. » (T.d.A.)

Les deux langages parlés en Ourkaïne – le populaire et familier « haut-russe » et l'officiel « haut-moyen-sibérien » – parodient la langue bureaucratique et propagandiste. Le texte abonde en néologismes, principalement formés à partir de mots russes et anglais, mais également en argotismes, soulignant ainsi le caractère hybride de la culture et la nature criminelle de cette société du futur.

Quelques réflexions en guise d'analyse

Aujourd'hui, avec une quinzaine d'années de recul, on peut constater que les auteurs de ces contre-utopies avaient élaboré une fiction qui entre bien en résonance avec la réalité passée et actuelle du pays. Certains, d'une perspicacité extrême, ont non seulement tracé une tendance générale de l'évolution, mais ont aussi livré nombre de détails particuliers très précis. Le roman de V. Sorokine reste, de ce point de vue, une œuvre hautement « prophétique » et emblématique.

Les scénarios examinés mettent en évidence deux principales trajectoires possibles :

1. L'effondrement de l'État et le chaos menant à la guerre civile[59] ;

2. Le renforcement de l'État sous une dictature classique : suppression de l'opposition, restriction des libertés, contrôle des médias, censure, omnipotence des services de sécurité, guerre utilisée pour asseoir le pouvoir et intensifier la répression.

Dans la plupart des textes, c'est la première option qui mène ensuite à la seconde.

Quoi qu'il en soit, tous ces scénarios sont profondément pessimistes, ce qui n'a rien de surprenant, étant donné qu'il s'agit d'un trait inhérent au genre contre-utopique. Comme le disaient les frères Strougatski : « Nous éliminons d'emblée les fins heureuses, car elles sont hautement improbables, quelle que soit la situation[60]. »

---

59. Ce thème, plus pertinent pour la Russie des années 1990, a été davantage développé par les auteurs de la période précédente, comme Alexandre Kabakov (*Nevozvraščenec*, M., Knižnaja palata, 1989 ; *Non-retour*, trad. de Elisabeth Mouravieff, Christian Bourgois Éditeur, 1990) et Vladimir Makanine (*Laz*, M., IVO-Sid, 1991 : *La brèche*, trad. de Christine Zeytounian-Beloüs, Belfond, 1991), ou plus tard, à la charnière des siècles, Vjačeslav Rybakov (*Na buduščij god v Moskve* [Pour l'année prochaine à Moscou], M., AST, 2003).

60. « Žit' v ožidanii konca – prestuplenie pered žizn'ju: Arkadij i Boris Strugackie v 45 citatax » [Vivre en attente de la fin est un crime devant la vie : Arkadi et Boris Strougatski en 45 citations], *Gor'kij*, URL [consultée le 2 octobre 2025] :

Cependant, les contre-utopies russes semblent subir davantage un tropisme « national » dont nous signalerons quelques aspects ci-dessous.

Critique

Dans les œuvres examinées, l'élément fantastique est le plus souvent secondaire, sinon insignifiant ; il s'agit surtout d'une critique sociopolitique du régime qui s'appuie systématiquement sur la réalité russe. La description du futur imaginaire de la Russie sert d'occasion (ou de prétexte) pour s'en prendre à son passé et à son présent : le coup d'État bolchevique, la guerre civile, la collectivisation stalinienne, les déportations, les camps, les « années 90 sauvages », le durcissement du régime dans les années 2000.

Les auteurs dépeignent généralement un avenir marqué par les mêmes constantes : une Russie isolée du reste du monde (« forteresse assiégée », séparée par une « Grande Muraille » chez V. Sorokine), des ennemis omniprésents, intérieurs (les *byvchie*, ces rescapés du cataclysme chez T. Tolstoï, les *souprotivniki* chez Sorokine, les *niéterpily* chez V. Pelevine) et extérieurs (l'Occident ou le reste du monde), une structure sociale immuable, archétypique, opposant le peuple exploité à une élite exploiteuse (chez tous les auteurs) avec un culte de la personnalité du dirigeant (Kouzmitch et Koudéiar chez T. Tolstoï) et une répression systématique menée par des organes spécialisés (les « infirmiers » chez T. Tolstoï, les agents du Smerch[61] chez D. Bykov, les *opritchniki* chez V. Sorokine, les « argousins » chez V. Pelevine), renvoyant sans ambiguïté aux pratiques répressives du passé russe.

Temporalité figée

Cette oscillation constante entre passé et futur provoque un brouillage du temps, un enchevêtrement des époques. En racontant l'avenir de la Russie, les auteurs cités ne cessent de se référer à son passé, ra-

---

https://gorky.media/context/zhit-v-ozhidanii-kontsa-prestuplenie-pered-zhizny u/ : « Счастливые концы мы отбрасываем как заведомо маловероятные при любых ситуациях. » (T.d.A.)

61. SMERCH (en russe : *СМЕРШ*) est la transcription d'un acronyme pour *Smert' špionam!*, qui signifie « mort aux espions ! ». SMERCH était le nom utilisé pour désigner les services de contre-espionnage militaires soviétiques durant la Seconde Guerre mondiale, chargés d'éliminer les traîtres, déserteurs, espions et éléments criminels de l'Armée rouge.

menant à la surface des conflits non résolus et des traumatismes tus et refoulés dans l'inconscient collectif, mais qui déterminent le présent et l'avenir du pays. Chacun contribue à une « archaïsation de l'avenir[62] » ou à un ressassement du « rétrofutur[63] ». La dystopie fonctionne alors à la fois comme une inquiétante mise en lumière et comme l'exorcisation d'un mal récurrent.

« Nous sommes à jamais condamnés à voir le passé[64] », déclare un personnage de S. Dorenko. Plus d'un siècle auparavant, en 1921, Zamiatine, mettant déjà en garde contre la censure bolchevique, formulait un diagnostic sans appel :

> J'ai peur que nous n'ayons jamais de véritable littérature tant que l'on continuera à considérer le peuple russe comme un enfant dont il faut préserver l'innocence. J'ai peur que nous n'ayons jamais de véritable littérature tant que nous ne nous serons pas guéris de cette espèce de nouveau catholicisme, qui redoute les paroles hérétiques autant que l'ancien. Et si cette maladie est incurable, alors j'ai peur que la littérature russe n'ait qu'un seul avenir : son passé[65].

Dans cette perspective, à travers la rétrospective obsessionnelle, les auteurs soulignent le caractère cyclique, en cercle vicieux, des dictatures et des révolutions, des tyrannies et des rébellions – « une révolte insensée et impitoyable ! », fait dire Alexandre Pouchkine à l'un des personnages de sa nouvelle *La Fille du Capitaine* –, des bouleversements dans l'histoire russe marqués par une répétition quasi mécanique. Comme le disait Boris Strougatski en réponse à un journaliste lui demandant s'il serait surpris par un retour à la dictature :

---

62. Domenico Scagliusi, « Du lard bleu dans le cerveau », art. cit.

63. Kirill Kobrin & Mark Lipoveckij, « Strax nastojaščego. Russkaja literatura segodnja » [La peur du présent. La littérature russe d'aujourd'hui], *Colta.ru*, 12 juillet 2017, URL [consultée le 3 octobre 2025] : https://www.colta.ru/articles/literature/15386-strah-nastoyaschego-russkaya-literatura-segodnya

64. Sergej Dorenko, *2008*, *op. cit.* : « Мы навсегда обречены видеть прошлое. » (T.d.A.)

65. Evgenij Zamjatin « Ja bojus' » [J'ai peur], *Lica*, New York, Meždunarodnoe Literaturnoe Sodružestvo, 1967, p. 189-190 : « Я боюсь, что настоящей литературы у нас не будет, пока не перестанут смотреть на демос российский, как на ребенка, невинность которого надо оберегать. Я боюсь, что настоящей литературы у нас не будет, пока мы не излечимся от какого-то нового католицизма, который не меньше старого опасается всякого еретического слова. А если неизлечима эта болезнь – я боюсь, что у русской литературы одно только будущее: ее прошлое. » (T.d.A.)

> Mon Dieu, bien sûr que non ! Notre génération l'attend depuis l'été 1985, depuis le début. Le seul débat, c'est de savoir quelle forme elle prendra. Comment imaginer qu'une machine aussi parfaitement réglée, huilée pendant soixante-dix ans, un mécanisme de rétention et de renforcement du pouvoir si admirablement autorégulé – la machine de guerre du Grand Empire, composée du Parti, de la Police secrète et du Complexe militaro-industriel – ce Golem du XXe siècle, puisse simplement céder sa place sans combattre, juste parce que son temps est révolu, que les empires sont devenus obsolètes et que les guerres ne sont plus rentables[66] ?

D. Bykov évoque lui aussi cette fatalité historique en parlant du roman *Journée d'un excellent élève* de M. Kononenko : « C'est dommage, bien sûr, que cette alternance entre excellents élèves et opritchniks n'ait toujours pas lassé la Patrie. Mais tant que cela continue à produire des œuvres artistiques intéressantes, nous la supporterons[67]. »

La Russie semble condamnée à se replier sur elle-même avec une régularité accablante, s'enlisant dans son Histoire, piégée dans un temps figé. Comme le constate V. Sorokine :

> En Russie, le futur s'est arrêté. Derrière, le passé, tel un glacier, avance inexorablement sur lui. Et à la frontière de leur collision naît une couture fragile, pourrissante, qui se défait à tout instant : le présent. Nous vivons à l'ère de la putréfaction du temps[68].

---

66. Arkadij & Boris Strugackie, « Žit' v ožidanii konca », art. cit. : « Боже мой, да конечно же, нет! Наше поколение ждет этого поворота с лета 1985-го, ждет с самого начала и спорит только, как это будет выглядеть. Невозможно представить себе, чтобы такой великолепно отлаженный за семьдесят лет, точно отъюстированный в замечательно саморегулирующийся механизм удержания и усиления власти, боевая машина Великой Империи – Партия плюс Тайная полиция плюс Военно-промышленный комплекс, – чтобы этот Голем XX века сдал свои позиции за просто так, только потому, что время его истекло, империи сделались анахронизмами, а войны перестали приносить дивиденды. » (T.d.A.)

67. Annotation de l'ouvrage sur le site de la maison d'édition AST, URL [consultée le 4 octobre 2025] : https://ast.ru/book/den-otlichnika-012973/ : « Жаль, конечно, что это чередование отличников и опричников еще не надоело Отечеству, но пока оно приводит к интересным художественным результатам, будем терпеть. » (T.d.A.)

68. « "My živëm vo vremja gnienija vremeni": interv'ju s Vladimirom Sorokinym » [« Nous vivons au temps du pourrissement du temps » : interview avec Vladimir Sorokine], *Vestnik Evropy*, 57, 2021, URL [consultée le 4 octobre 2025] : https://magazines.gorky.media/vestnik/2021/57/my-zhivem-vo-vremya-gnieniya-vremeni.html : « В России же сейчас будущее остановилось, на него сзади,

Malédiction et désespoir

Toutes les œuvres examinées sont imprégnées d'un sentiment de temps maladif figé, donnant l'impression que tout le pays est frappé par une malédiction. Le terme « contre-utopie » est synonyme de *dystopie* (du grec ancien *dys* « mauvais ») et *cacotopie* ou *kakotopia* (du grec *kakos* « mauvais ») ; dans ce contexte, la contamination radioactive chez T. Tolstoï, D. Gloukhovsky ou D. Bykov, ainsi que le « virus de l'Histoire » chez O. Slavnikova, peuvent être interprétés comme des métaphores développées d'un fléau fatal affligeant la Russie.

L'Histoire n'y est pas façonnée, mais subie, endurée, supportée tant bien que mal. « L'effondrement, en fin de compte, s'est révélé être le rêve secret de presque toute la population, car il n'y avait plus ni raison, ni moyen, ni même intérêt à créer quoi que ce soit[69] », remarque D. Bykov dans son roman *L'évacuateur* (2005), qui aborde également la thématique dystopique.

D'où une absurdité existentielle, une attraction (sado)masochiste pour l'(auto)asservissement et l'(auto)anéantissement, ainsi qu'un fatalisme pesant sur les peuples habitant ce territoire maudit.

Ainsi, D. Bykov conclut-il dans *J/D* :

> Deux envahisseurs successifs déchargeaient les indigènes de toute responsabilité, dirigeant leur histoire dans un cercle sans fin. Bien sûr, tout cela faisait partie d'un même mythe – deux Dieux, deux Pouvoirs ; le peuple […] n'avait aucune prise sur son destin, et sa paresse éternelle ainsi que son indifférence à son propre sort finissaient par être pleinement légitimées[70].

как ледник наползает прошлое, а на границе их столкновения и возникает хрупкий, ломающийся, гниющий шов – настоящее. Мы живем во время гниения времени. » (T.d.A.)

69. Dmitrij Bykov, *Evakuator*, M., Vagrius, 2005, p. 57 : « Распад, как выяснилось, был тайной мечтой почти всего населения, потому что созидать давно было незачем, нечем и, в сущности, себе дороже. » (T.d.A.)

70. Dmitrij Bykov, *Ž/D*, *op. cit.*, p. 252-253 : « Два чередующихся захватчика снимали с туземцев всякую ответственность, направляя их историю по вечному кругу. Конечно, все это было частью одного мифа – и двоебожие, и двоевластие; от народа при таком раскладе в самом деле ничего не зависело, а вечная его лень и безразличие к собственной судьбе обретали окончательную легитимность. » (T.d.A.)

V. Pelevine renchérit dans *S.N.U.F.F.* : « L'auto-asservissement du peuple s'est révélé être un produit social d'une incroyable résilience[71]. »

Dès lors, toute forme de régime social sur ce territoire est vouée à l'échec, qu'il s'agisse du triomphe d'une dictature (cosmos), du règne de l'anarchie (chaos), ou de modèles hybrides intermédiaires.

Paradoxe et merveilleux

Les œuvres examinées reprennent l'image de la Russie comme zone vide, perdue dans le temps et l'espace (image bien présente, d'ailleurs, dans la littérature russe[72]). Si dans le roman d'A. Volos, le centre administratif de Goumkraï est Golopolsk (littéralement « le champ nu »), dans la nouvelle *Mojarovo* (2007) de D. Bykov, la Russie est un « champ désert et sauvage », tandis que dans *La Tempête de neige* (2010) de V. Sorokine, c'est un « trou métaphysique ».

Cette étendue désespérément vide engendre une frustration qui doit être compensée : dans les dystopies des années 2000, l'imagination produit les interprétations les plus incroyables du passé, du présent et du futur. L'histoire du pays – en raison de ses étouffements et de ses effacements, de ses réécritures et de ses embellissements répétés – apparaît si illogique et paradoxale qu'elle se transforme en mythologie, en légende féerique. Par conséquent, la contre-utopie qui la dépeint, devient un espace d'image, d'imaginaire et de magie où l'impossible se fait possible, l'irréel se mue en réel, et où tout se révèle mouvant et fantomatique.

« La Russie s'est toujours divisée, elle n'a jamais fait que cela, et la fracture a toujours suivi la même ligne : les uns défendaient un passé

71. Viktor Pelevin, *S.N.U.F.F.*, *op. cit.*, p. 339 : « …самопорабощение народа оказалось невероятно живучим социальным конструктом. » (T.d.A.)

72. Signalons la référence fréquente à l'« espace vide » chez Mikhaïl Saltykov-Chtchedrine, l'évocation de l'« immense plaine, triste et morne… vide, sauvage, sans vie comme sur la Lune » dans *La steppe* (1888) d'Anton Tchekhov ou la reprise récurrente chez les symbolistes : « La Russie est un abîme que nous scrutons pour voir le vide d'où regarde Dieu ou le Rien » (Andreï Biély, « La crise de la conscience », 1915), « la Russie est aveugle et silencieuse, terrible comme le vide » (Alexandre Blok, *Brouillons*, 1918). Citons, enfin, cet ultime constat désespéré : « La Russie est une lacune. Ni forme, ni pouvoir, ni idée. Seule la béance qui tire sur l'âme est comme la mort » (Vassili Rozanov, *Feuilles tombées*, 1912-1913).

qui n'avait jamais existé, les autres un futur qui n'adviendrait jamais[73] », formule D. Bykov avec une ironie amère et fataliste dans *J/D*. Cette belle phrase résonne étrangement avec une citation du roman *L'exploit* de Nabokov : « La guerre civile paraissait […] absurde : les uns se battaient pour le fantôme du passé, les autres pour le fantôme de l'avenir[74]. »

Tout comme des contes de fées, ces fantasmes ou plutôt ces cauchemars sociopolitiques, hantés par des monstres émergeant de l'abîme archaïque russe (telle la créature mythique Slynx de T. Tolstoï ou les créatures chthoniennes du *Métro* de D. Glukhovsky), sont délibérément paradoxaux. Mais après tout, la réalité qu'ils reflètent et interprètent ne l'est-elle pas tout autant ?

Hybridité et absurde

Le mélange paradoxal des époques et des temporalités, des cultures et des coutumes, des technologies, des doctrines politiques et des régimes sociaux dans ces dystopies confère à l'avenir un caractère hybride et souvent absurde. « Le monde soviétique était tellement marqué d'absurdité et délibérément grotesque que personne ne pouvait le prendre pour une réalité définitive, même un patient interné dans un hôpital psychiatrique[75] », ironise V. Pelevine au siècle dernier. Ainsi, nous renvoie-t-il, tout comme les autres auteurs cités, au cliché récurrent et bien tenace formulé, notamment, par le poète Fiodor Tiouttchev en 1868 : « On ne peut pas comprendre la Russie par la

73. Dmitrij Bykov, *Ž/D, op. cit*, p. 455 : « Россия всегда раскалывалась, только этим и занималась, и раскол этот шел по одной и той же линии: одни защищали прошлое, которого не было, а другие – будущее, которого не будет. » (T.d.A.).

74. Vladimir Nabokov, « Podvig » in *Id., Sobranie sočinenii russkogo perioda v pjati tomax*, t. 3, SPb., Simposium, 2006, p. 144 : « Гражданская война представлялась ему нелепой: одни бьются за призрак прошлого, другие за призрак будущего. » (T.d.A.)

75. Viktor Pelevin, « John Fowles i tragedija russkogo liberalizma » [Džon Faulz ou la tragédie du libéralisme russe], 1993, URL [consulté le 4 octobre 2025] : http://pelevin.nov.ru/rass/pe-jon/1.html : « Советский мир был настолько подчеркнуто абсурден и продуманно нелеп, что принять его за окончательную реальность было невозможно даже для пациента психиатрической клиники. » (T.d.A.)

voie de la raison[76]. » Soviétique ou pas, le monde russe, dans les contre-utopies exposées, est présenté comme absurde et indescriptible de manière rationnelle et lucide. En revanche, il s'explique parfaitement sous un prisme irrationnel, par exemple à travers une vision altérée par l'alcool ou la drogue (d'ailleurs, dans de nombreux scénarios futuristes, les drogues sont légalisées). Voici comment V. Pelevine décrit l'état d'esprit à l'époque de la Perestroïka :

> Cette étrange et magique période où la gravité du passé soviétique avait pratiquement disparu, tandis que l'attraction grondante du futur ne se faisait pas encore sentir. C'était une époque d'apesanteur spirituelle où, comme dans un laboratoire orbital, des cristaux impossibles se formaient dans l'âme, des alliages étonnants apparaissaient, inconcevables à toute autre époque. Des fragments de savoirs occultes et de pratiques spirituelles, des concepts géopolitiques et des idées anarchistes se mêlaient dans l'esprit des homoncules, qui parvenaient non seulement à survivre dans cet air raréfié, mais aussi à accumuler assez de force pour ne pas brûler dans les couches denses du nouveau monde[77].

Satire et parodie

Un des moyens, et, probablement, le plus efficace, d'affronter l'absurdité de la réalité est de la satiriser. Ce n'est pas un hasard si ces œuvres adoptent un ton satirique, pratiquent le sarcasme acerbe, dans l'esprit sinon de Mikhaïl Saltykov-Chtchedrine et Nikolaï Gogol, du moins d'Abram Terz (Siniavski), Alexandre Zinoviev, Youz Alech-

---

76. Fëdor Tjutčev, « Umom Rossiju ne ponjat' » in *Id.*, *Polnoe sobranie sočinenij i pisem v šesti tomax* [Œuvres complètes (poèmes et lettres) en six tomes], vol. 2, M., Izdatel'skij dom Klassika, 2003, p. 165. Nous remercions Sylvia Chassaing pour cette référence à Tiouttchev ainsi que pour sa relecture attentive de notre article.

77. Viktor Pelevin, *P5: Proščal'nye pesni političeskix pigmeev Pindostana* [P5 : Les chants d'adieu des pygmées politiques de Pindostan], M., Èksmo, 2008, p. 159 : « …то странное и волшебное время, когда гравитация советского прошлого уже практически сошла на нет, а урчащее тяготение будущего еще не чувствовалось. Это была эпоха духовной невесомости, когда, словно в какой-то орбитальной лаборатории, в душе росли невозможные кристаллы, возникали удивительные сплавы, которые немыслимы в любую другую эпоху. Обрывки оккультных знаний и духовных практик, геополитические концепции и анархические идеи смешивались друг с другом в головах гомункулов, которые ухитрялись не только выжить в этом разреженном воздухе, но и набрать достаточную силу, чтобы не сгореть в плотных слоях нового мира. » (T.d.A.)

kovski et Vladimir Voïnovitch, rendant ainsi hommage à une riche tradition bien ancrée.

Chez certains auteurs, comme T. Tolstoï, D. Bykov, V. Sorokine et V. Pelevine, la parodie prend une tournure excentrique, théâtralisée, presque carnavalesque[78]. Même les phénomènes les plus monstrueux semblent être mis en scène, joués dans une farce cruelle et grotesque (d'aucuns diraient « ubuesque »), qui rend la noirceur du futur encore plus éclatante et, d'une certaine manière, fascinante.

Novlangue

Dans plusieurs dystopies, l'absurde et la parodie ne se manifestent pas seulement dans les thèmes, mais aussi dans le style, notamment à travers l'introduction d'un lexique spécifique reflétant les réalités du Nouveau Monde : argotismes (le jargon des opritchniks chez V. Sorokine ou celui des prisonniers politiques chez M. Kononenko), archaïsmes (dans la narration orale, proche du *skaz*[79], chez T. Tolstoï ou la stylisation chez Sorokine), néologismes, emprunts et acronymes (chez V. Pelevine).

Les mots-valises méritent une attention particulière. Ces hybrides sémantiques sont denses, expressifs et magnifiquement paradoxaux voire surréalistes. Ainsi, chez T. Tolstoï, *klel'* fusionne *klion* (« érable ») et *iel'* (« sapin ») ; chez A. Volos, *goumounizm* combine *kommunizm* (« communisme »), *goumanizm* (« humanisme ») et *goumous* (« humus ») ; chez M. Kononenko, *stabilinizm* associe *stabil'nost'* (« stabilité ») et *stalinizm* (« stalinisme ») ; chez V. Pelevine *kinovosti* mêle *kino* (« cinéma », « film ») et *novosti* (« actualités »), *kvassola* amalgame *kvas* (« kvas »), *tosol* (« antigel ») et *koka-kola* (« Coca-Cola »), l'emblème des orques *spastika* associe *Spas* (« Sauveur ») et *svastika* (« croix gammée »).

78. Il serait stimulant d'examiner la parodie dystopique à la lumière du « carnavalesque » selon Mikhaïl Bakhtine (*L'Œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance*, Paris, Gallimard, 1970) ou du « simulacre » chez Jean Baudrillard (*Simulacres et simulation*, Paris, Galilée, 1981), mais une telle démarche dépasserait le cadre de notre propos.

79. Le terme *skaz* désigne un « conte oral » ou le « dit », type de narration qui mime l'oralité dans le texte écrit. Sur le *skaz*, voir Catherine Géry (éd.), *Autour du skaz. Nicolas Leskov et ses héritiers*, Paris, Institut d'études slaves, 2008, ou *Ead.*, *Leskov, le Conteur. Réflexions sur Nikolaï Leskov, Walter Benjamin et Boris Eichenbaum*, Paris, Classiques Garnier, 2017.

Quelques lignes en guise de conclusion

En dépeignant un futur hypothétique de la Russie tout en analysant, en filigrane, son passé et son présent, ces dystopies reflètent une expérience historique négative pluriséculaire et prennent la forme de lugubres exhortations – des avertissements d'emblée voués à l'échec, car, comme toujours, on ne croit pas les prophéties des Cassandre. Outre le mécanisme psychologique de déni face aux pronostics funestes (on refuse de croire au pire), il existe sans doute un certain mépris envers les dystopies souvent considérées comme relevant d'une littérature « légère » ou « divertissante ». Une grande créativité imaginative assurant la perspicacité de la production littéraire est certes moins admise dans les études universitaires, qui se veulent « sérieuses » et « factuelles », mais qui sont aussi (trop) contraintes par les procédés méthodologiques et conceptuels standardisés[80]. Il n'en reste pas moins que la science-fiction se révèle souvent plus pertinente et convaincante que bien des analyses scientifiques, tant la prétendue fiction parvient à saisir plus justement la prétendue réalité qui, elle-même, semble, à maints égards, irréelle et absurde – et qui est capable de produire et de banaliser ce que l'imagination la plus audacieuse peine à concevoir. Cela rejoint l'adage assez répandu : « La réalité dépasse la fiction. »

À propos de l'évolution de la Russie, citons encore ce beau calembour phonétique[81] : « Nous sommes nés pour faire de Kafka une réalité » (*My rožden*y*, čtoby Kafku sdelat' byl'ju*) qui détourne le célèbre vers soviétique « Nous sommes nés pour faire de la fable une réalité » (*My rožden*y*, čtoby skazku sdelat' byl'ju*) provenant de la « Marche des aviateurs » de 1923. Ici, *skazka* (« conte de fées ») est remplacé par Kafka pour signifier la transformation du quotidien en une absurdité kafkaïenne.

Nous pourrions alors nous demander si ce réel, surtout au cours de la dernière décennie – regorgeant de folie autoritaire, répressive, exterminatrice, suicidaire –, ne « réalise » pas les anticipations les plus

80. Nous nous permettons de reprendre, en la reformulant, une remarque d'un ou une des évaluateurs ou évaluatrices de cet article – dont nous ignorons les identités, mais à qui nous adressons toute notre gratitude pour la pertinence de leurs observations.

81. Nous le devons à Vagrich Bakhchanyan (1938-2009), artiste soviétique et américain, illustrateur, auteur des textes et des collages à l'esprit dadaïste et absurdiste.

folles, au point d'épuiser les potentialités dystopiques de la science-fiction.

Mais nous pourrions tout autant objecter que l'imaginaire humain étant inépuisable, les écrivains auront toujours, en plus d'un riche réel à interpréter, un riche fictionnel à inventer – ce qui permet de supposer une évolution continue du genre dans un avenir qui s'annonce d'ailleurs peu radieux…

EUR'ORBEM, THALIM